

Boscolo (Cristina), Odún. Discourses, Strategies and Power in the Yoruba Play of Transformation. Amsterdam / New York : Rodopi, coll. Cross / Cultures – Readings in the Post / Colonial Literatures in English, n°111, 2009, XXX-337 p. – ISBN 978-90-420-2680-3

Michel Naumann

Ousmane Sembène
Numéro 30, 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/1027353ar

DOI : [10.7202/1027353ar](https://doi.org/10.7202/1027353ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN 0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Naumann, M. (2010). Boscolo (Cristina), Odún. Discourses, Strategies and Power in the Yoruba Play of Transformation. Amsterdam / New York : Rodopi, coll. Cross / Cultures – Readings in the Post / Colonial Literatures in English, n°111, 2009, XXX-337 p. – ISBN 978-90-420-2680-3. *Études littéraires africaines*, (30), 111–113. doi:10.7202/1027353ar

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

d'Henri Lopès, Sony Labou Tansi et Boubacar Boris Diop, et annonce l'étude de « leur narration ». On peut regretter que le texte de Sony Labou Tansi ne fasse l'objet que d'une phrase à propos de ses « particularités énonciatives et lexicales » (p. 181). Exprimant ici une vision personnelle du rôle du roman, l'auteur déplore que Boubacar Boris Diop, à force d'inviter son lecteur à se placer à ses côtés, n'en vienne, selon lui, à « priver le roman de sa véritable quintessence, c'est-à-dire l'illusion du vraisemblable » (p. 186). Les marques de l'ironie et de la satire qui courent dans ce corpus sont ensuite répertoriées pour en souligner la vertu démystificatrice à l'égard du pouvoir dictatorial. L'écriture satirique caractérise donc ces écrivains et constitue une arme solide contre la gabegie des pouvoirs totalitaires dont la population est directement victime.

■ Sonia Le MOIGNE-EUZENOT

BOSCOLO (CRISTINA), *ODÚN. DISCOURSES, STRATEGIES AND POWER IN THE YORUBA PLAY OF TRANSFORMATION*. AMSTERDAM / NEW YORK : RODOPI, COLL. CROSS / CULTURES – READINGS IN THE POST / COLONIAL LITERATURES IN ENGLISH, N°111, 2009, XXX–337 P. – ISBN 978–90–420–2680–3.

Cristina Boscolo est diplômée de l'université de Venise. Elle s'est intéressée à l'anglais du Nigeria et aux littératures de ce pays, notamment les productions en langue *yorouba*, ce qui l'a conduite à travailler à Mannheim dans le cadre des études africaines de cette université d'outre-Rhin.

Elle publie un bel ouvrage intitulé *Odún* (la Fête), dans lequel elle étudie ce mot dans toutes ses dimensions. C'est un travail de terrain et il ne pouvait en être autrement car l'« *Odún* » relève de la performance (individuelle et collective) qui bouscule sans cesse la compétence, si je peux utiliser ces concepts de linguistique pour évoquer les grandes fêtes *yorouba* et leurs dimensions les plus variées, qui sont loin d'être seulement verbales. Il en résulte, pour le terme étudié, une richesse connotative hors du commun, qui pose des questions importantes quant à sa signification sociale, artistique, historique, philosophique et esthétique.

Nous sommes donc heureusement très loin des conceptions didactiques et purement religieuses (au sens où le religieux serait un stade inférieur à la pensée scientifique) de l'art africain qui ont sévi par le passé et dont nous ne nous sommes pas complètement débarrassés. Je ne peux m'empê-

cher à cet égard de rappeler qu'il est toujours nécessaire de relire l'essai de Dennis Duerden, directeur du Musée de Jos (Nigeria) : *The invisible present : African art & literature* (1975), qui soulignait l'ambivalence des cultures et des arts africains : la forme céleste se mêle à la créativité terrestre pour conjuguer structuration et changement dans des civilisations que d'aucuns voulaient immémoriales et opposées à toute évolution. Chinua Achebe n'a cessé de parler des *Igbo* en des termes très proches. En d'autres termes, il me semble que l'ouvrage de Cristina Boscolo serait accueilli favorablement par D. Duerden et C. Achebe, ce qui, à mon avis, est le meilleur compliment que je puisse lui faire.

L'auteure montre que *Odún* rayonne et se lie de façon complexe avec *itan* (narration, procès, en relation dialectique avec *asa*, tradition, construction du pouvoir), *imo* (savoir), *igbagbo* (croyance), *iwa* (l'être), *ewa* (beauté au niveau spirituel, psychologique, bien ou bon dans un sens plus général), *oju* (l'œil, lié à l'âme archétypale), *etutu* (rite), *ere* (jeu, improvisation), *yeye* (plaisanterie), *tan* (ouvrir, illustrer), *aye* et *orun* (terre et ciel), *iwa l'ewa* (la totalité), des genres comme *ran* (théâtre) qui lui-même évoque *aworan* (image), *iran* (spectacle), *iranti* (souvenir), *ransé* (message) ainsi qu'avec des proverbes essentiels dans l'univers culturel *yorouba*.

Cette richesse débordante vient de la réalité situationnelle de la fête dans laquelle se déploient ces arts et ces dimensions, et dont elle permet le dynamisme. L'analyse de fêtes importantes (notamment *Moremi* et les *egungun*), travail de terrain remarquable et par définition toujours inachevé, montre les enjeux sociopolitiques, les espaces d'ouverture et les pouvoirs des groupes impliqués. Dans un art de la suggestion plus que de la mimésis, de la sédimentation plus que de la représentation, de la métonymie, de l'utilisation de personnages que d'aucuns diraient stéréotypés, mais qui relèvent plutôt de la monstruosité (et une chercheuse italienne ne peut guère se tromper sur la puissance critique des monstres qu'a su utiliser si admirablement le théâtre de son pays), les constructions sont toujours dialectiques et nouvelles.

Il faut donc lire *Odún* et continuer la réflexion sur les liens entre l'être et le beau (*iwa* et *ewa*), le rite et la blague (*ere* et *yeye*). La galerie de personnages créés par le théâtre *yorouba* (Omuti l'ivrogne, Olopoa le policier toujours représenté avec une liasse d'argent venue des pots-de-vin qu'il a soutirés, Asewo la femme acariâtre, Gambari la cocotte, Pasawa l'adultère...) a en outre influencé la littérature africaine en

langue anglaise. Nous voyons un peu mieux d'où viennent Brother Jero de Wole Soyinka ou les monstres de Biyi Bandele.

■ Michel NAUMANN

BREZAUULT (ÉLOÏSE), *AFRIQUE. PAROLES D'ÉCRIVAINS*. MONTREAL : MEMOIRE D'ENCRICR, COLL. ESSAI, 2010, 409 p. – ISBN 978-2-923713-20-5.

Dans la lignée des ouvrages de Lise Gauvin (*L'Écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, 2000) ou de Boniface Mongo-Mboussa (*Désir d'Afrique*, 2002), Éloïse Brezault présente ici dix-huit entretiens avec des écrivains africains francophones afin d'en donner, dit-elle en introduction, des « portraits dialogués ». Originaires de neuf pays et de diverses zones du continent (y compris Madagascar), ces auteurs représentent également plusieurs générations : le « doyen » est Ahmadou Kourouma, la « benjamine », Léonora Miano. Sont ainsi représentées aussi bien la génération des écrivains nés dans les années 40 et 50 que celle des « enfants de la postcolonie ». Quant à la longueur et à la « densité » de ces entretiens, elles sont assez variables : le contraste est frappant, par exemple, lorsqu'on lit successivement les réponses de Tanella Boni, souvent quelque peu évasives, rapides, parfois même plus courtes que la question elle-même, et celles de Boubacar Boris Diop qui répond très longuement à de nombreuses questions, occupant ainsi une place de choix dans le recueil.

Notons ici une légère lacune de l'ouvrage : les entretiens ne sont pas datés ; en outre, si certains écrivains n'ont sans doute été interrogés qu'une fois, pour d'autres, tels que Tierno Monénembo ou Boubacar Boris Diop, « l'entretien » résulte en fait de plusieurs échanges compilés ici sans que soient signalées les différentes dates des rencontres ou échanges épistolaires. Cette imprécision pourra à l'occasion gêner les chercheurs désireux de mesurer l'évolution d'une pensée, de contextualiser telle ou telle remarque ou de situer la genèse d'une œuvre (notamment quand un auteur évoque ses projets et textes en « chantier »).

Cette réserve mise à part, l'ouvrage est très intéressant. Les questions posées révèlent une connaissance précise des œuvres – romanesques essentiellement – et permettent aux écrivains de développer des commentaires souvent très instructifs à propos de leurs motivations, de la signification